

Un écrivain dans les murs de l'école Pourquoi faire tant d'histoires?

Raymond Plante

Number 130, Summer 2003

Imaginaire et écriture scolaire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55719ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Plante, R. (2003). Un écrivain dans les murs de l'école : pourquoi faire tant d'histoires? *Québec français*, (130), 56–58.

Un écrivain dans les murs de l'école

POURQUOI FAIRE TANT D'HISTOIRES ?

>> RAYMOND PLANTE*



Pendant une bonne partie de l'année scolaire, je me déplace d'une école à l'autre. Je ne suis pas un enseignant, je ne fais pas partie de l'association des inspecteurs à la retraite. On me prend parfois pour un spécialiste, une espèce de commis voyageur de la lecture.

En vérité, je pratique deux types d'interventions auprès des jeunes. Le plus souvent, particulièrement dans le cadre du programme culture-éducation, j'adapte pour les divers publics que je rencontre ma conférence sur le métier d'écrivain. Je donne aussi des ateliers d'écriture. Ainsi, je m'arrête plus longuement, je reviens aux mêmes lieux pendant quelques semaines pour aider des groupes d'élèves à inventer des histoires. Je me définis comme un échangeur. Le mot convient au rôle que je tiens alors et il me plaît.

Le jeu d'écrire

Depuis quatre ans, je poursuis cette activité dans des écoles de la CSDM, en milieu défavorisé. Ces écoles jouissent de subventions spéciales et leurs directions jugent qu'un atelier d'écriture peut être profitable. Au début, j'en donnais dans des classes de troisième et de quatrième année. Depuis deux ans, je me consacre aux classes de quatrième. J'estime que c'est l'âge idéal pour tenter une telle aventure.

Comment une histoire s'invente-t-elle ? Existe-t-il une recette ? Plus j'écris, plus je me commets en différents ateliers, plus je doute de la chose. Paradoxalement, je trouve de plus en plus intéressant d'en parler.

À force de côtoyer d'autres écrivains, je me suis rendu compte que nous fonctionnions de manières différentes. Certains sont méthodiques, d'autres prennent même des allures de mathématiciens. Le plus grand nombre a l'anarchie dans le sang. Ils cherchent, s'égarer, perdent leur temps, tremblent devant l'écran vide, dégustent le délice de la bonne idée, déchirent un nombre effarant de feuilles et finissent par accoucher dans la joie et la douleur. Tous les chemins mènent-ils à une

Illustration : Passe-boule croquant un clown porteur de lune et chevauchant un âne (scène de pièce de marionnettes). Musée rural des Arts populaires de Laduz (Yonne, France), collection Humbert.

histoire ? Possible. Les détours tressent eux-mêmes des histoires intéressantes.

Moi, je suis un ramasseur. J'aborde un récit sans avoir l'air de m'y intéresser vraiment, en le repoussant même. Je collectionne les scènes, les anecdotes, les situations, les réflexions, les personnages. Souvent, avant de faire un plan sommaire et de m'attaquer au premier jet, j'ai déjà entre trente et soixante pages de notes éparses, des brindilles, des morceaux plus costauds, parfois un chapitre complet quand ce n'est pas la scène finale. C'est en mettant de l'ordre dans ces notes que je découvre le fil conducteur et que se dégage le véritable plan, qui tient sur une ou deux pages à peine.

Cette manière de travailler exige de la disponibilité et une sorte de confiance dans la marche du temps. Je sais que les éléments essentiels à mon récit finiront par se mettre en place. Il m'a fallu huit ans pour que toutes les pièces de mon roman *Les dents de la poule* s'imbriquent les unes aux autres. J'ai traîné *La machine à beauté* sur des bouts de papier pendant près de cinq ans. Par contre, *Le dernier des raisins* s'est élaboré en moins de deux mois et *Les manigances de Marilou Polaire* a été rédigé en neuf semaines.

Ma « méthode » s'adapterait très mal à un atelier en milieu scolaire. Si les participants agissaient comme moi, les rencontres seraient irrégulières et les sujets de discussion plutôt disparates. C'est pourquoi je compare ces ateliers à des jeux plutôt qu'à des tâches. Un jeu peut exiger un effort et devenir très sérieux même quand on y trouve du plaisir et des rires.

Soyons pratiques et définissons nos peurs

Aux classes que je rencontre, je propose ce défi : écrire des contes en équipes puisque, le temps étant limité, il me serait impossible de me pencher sur le travail de chacun. De plus, je ne crois pas que tous les enfants de quatrième année accepteraient de « se mouiller » individuellement dans un tel projet. Dans des équipes de quatre ou cinq membres, certains deviennent des meneurs, d'autres se laissent remorquer. Dans cette deuxième catégorie, plusieurs paraissent indifférents ou réticents au premier abord et s'intègrent graduellement au groupe jusqu'à en devenir des rouages importants. Ne connaissant pas les enfants, je laisse aux enseignantes le soin de constituer des équipes équilibrées. Notons tout de suite que ce n'est pas le seul rôle qui leur sera attribué, leur complicité demeurant indispensable à la bonne marche d'un atelier.

Lors de mes premières expériences, j'amorçais la création en proposant l'élaboration d'un personnage, un récit étant par définition l'aventure qui arrive à un héros. Bientôt, cette approche m'a semblé fautive. S'il est vrai qu'un personnage reste le centre d'une histoire, ce qui le fait agir n'est pas lui-même, mais une entrave qui s'oppose à son bonheur, soit le fameux « problème ». À travers ce problème et ses obstacles, le personnage manifeste son caractère et se transforme. Do-

rénavant, j'aborde les participants en les faisant plonger directement vers l'essentiel de l'écriture : la peur. Il n'existe pas de moteur plus puissant. Bien sûr, cette peur emprunte une variété de formes, la première étant l'angoisse fondamentale, la crainte de la mort. Mais bon... notre vie est peuplée de mille et une autres peurs.

Ainsi, des histoires, qui s'adressent à un jeune public, naissent des angoisses de leurs concepteurs, tout en demeurant des récits à la portée des lecteurs visés. Ils peuvent même être drôles. J'ai constaté que deux de mes ouvrages, *La machine à beauté*, un roman jeunesse, et *La curieuse invasion de Picots-les-bains par les zèbres*, un album pour les tout-petits, reposent sur la même peur. Dans ces deux histoires, l'intrigue se noue autour de la transformation des habitants d'un village qui deviennent tous semblables. Voilà, c'est une de mes peurs : que les différences entre les humains soient éliminées, qu'il n'y ait plus de variété, que nous soyons des sosies les uns des autres. En cette époque où le clonage occupe une place de choix dans les médias et dans nos préoccupations sociales, vous comprendrez que je frissonne un peu. S'il fallait que je me retrouve au déjeuner face à un moi-même... Par chance, mes mots sont là pour me libérer.

Voici un aperçu des peurs qu'ont formulées les élèves de deux classes de quatrième année de l'école Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours en répondant aux questions suivantes, en cinq lignes environ : « Qu'est-ce qui te fait le plus peur ? Pourquoi cela te fait-il peur ? Qu'est-ce que tu ressens lorsque tu vis cette peur ? ». Sur une cinquantaine de réponses, onze équipes en tout, j'ai rencontré la mort (9 fois), les insectes, particulièrement les araignées et les tarentules (7 fois), « peur de perdre mes amis » (6 fois), « perdre mes parents » (3 fois), les vampires (3 fois). Il faut ajouter à cela d'autres angoisses fort significatives : peur de me retrouver dans une famille d'accueil, peur de tomber et de me casser tous les os, peur de rester petite... ou de rapetisser, peur des pédophiles. Enfin, quelques clichés directement sortis des films d'horreur.

En choisissant cette avenue, j'avais craint d'amener les équipes à rédiger des histoires horribles. Je me trompais. En mêlant les peurs des équipiers, après trois rencontres sur un total de six, nous nous acheminons vers des aventures riches en rebondissements, pleines de situations comiques, de suspense aussi. Bref, entre ces angoisses partagées, poussent des contes très variés. De plus, dès la deuxième rencontre, je me suis rendu compte que les personnages se sont développés plus facilement. Certains se sont même imposés.



Le travail des enseignantes

Pour mener à bien l'évolution des récits et préserver la santé de l'atelier, la complicité des enseignantes m'est absolument nécessaire. Les vingt ou trente minutes d'échange que j'ai avec les équipes, dans une pièce à l'extérieur de la classe, ne sont que l'aboutissement du travail abattu au cours de la semaine. Les enseignantes prévoient alors certaines périodes pour que les équipes discutent et « écrivent » au sens propre du terme. De mon côté, à chaque rencontre, je rédige un petit rapport qui devient le carnet de voyage de l'équipe. Je commente l'évolution du conte. Puis, dans une partie intitulée « mission », je souligne ce sur quoi l'équipe doit travailler, le but à atteindre pour la rencontre suivante. Selon l'évolution des récits, la mission varie d'une équipe à l'autre et l'enseignante est toujours au courant de cette mission.

Dès la première rencontre, qui se déroule avec la classe au complet, je décompose l'écriture d'un petit roman en montrant la pile de feuilles que j'ai utilisées. Je peux faire entre cinq et neuf versions pour écrire un roman. Je révise beaucoup. Les enfants le savent. Bien sûr, je ne m'attends pas à ce qu'ils m'imitent tous. Alors, les enseignantes me sont d'un grand secours. Si je questionne l'utilisation de certaines phrases, lors des échanges, ce sont elles qui doivent se débattre avec l'orthographe et le polissage. Je souhaite également qu'elles ne se gênent pas pour commenter les histoires. Ce sont elles qui ont le dernier mot et la dernière virgule.

Elles m'aident également en facilitant la recherche nécessaire à l'écriture du texte. C'est là un de mes leitmotivs : pour donner de la vérité à un texte, il faut connaître son sujet. Et, pour approfondir nos connaissances, on plonge le nez dans un livre. Ces recherches nous amènent à découvrir une foule de choses que nous ignorons souvent. Et ces découvertes nourrissent l'écriture, diversifient les points de vue, permettent de développer des situations que nous n'aurions pas imaginées sans elles.

Depuis mon premier atelier, toutes les enseignantes avec lesquelles j'ai travaillé ont accompli une besogne héroïque. Ce sont encore elles qui ont vu à ce que, une fois l'aventure écrite terminée, les enfants illustrent leurs œuvres. Dans certains cas, un professeur d'art plastique vient à la rescousse... ou l'ami de l'enseignante. Bref, ils mettent de la couleur là où nous avons aligné des mots. Comme en toute chose,

cela fait partie du plaisir de mener un projet à sa réalisation complète.

Enfin, je propose toujours que, vers la fin mai ou en juin, nous fassions un petit lancement. C'est une fête avec des gâteaux, des jus, des discours et des séances de signature.

En juin 2002, les bibliothécaires de la bibliothèque Saint-Charles acceptaient de mettre sur leurs tablettes, section nou-

veautés, les contes écrits par les élèves de deux classes de quatrième de l'école Charles-Lemoyne. Cette année, on en parle encore.

À quoi ça sert d'écrire ?

Pas nécessairement à devenir des professionnels de l'écriture. Même que, moi qui n'en suis pourtant pas à mes premiers livres, je m'enrichis à échanger sur l'art d'écrire et de raconter avec des jeunes qui en sont à leurs premières armes. Dans l'action d'un atelier, c'est toujours de l'art d'écrire qu'il est question. Fondamentalement. Et cela ramène un vieux routier aux principes fondamentaux des fables et des contes.

Et puis, dans notre monde où l'on répète inlassablement qu'il faut se parler, écrire me paraît tout aussi important. A-t-on inventé un meilleur moyen pour mettre de l'ordre dans nos pensées ? À travers la fiction, le participant peut également exorciser ses inquiétudes, en découvrir des dimensions cachées et les calmer en leur donnant d'autres visages.

Écrire peut aussi devenir un moteur de l'affirmation de soi. Certains élèves explosent grâce à ce jeu. Ils sont soudainement plongés dans un monde inventé où ce qu'ils imaginent peut se réaliser.

Un atelier d'écriture peut enfin stimuler l'apprentissage du français. Combien de fois ai-je entendu des gens aboyer que les jeunes devraient apprendre leur langue avant d'inventer des histoires ? Je pense exactement le contraire. L'invention, la construction des récits développent la conscience de la langue. Dans un texte, les mots sont les seuls outils. Ils servent à exprimer, à préciser des pensées, des émotions, à leur donner de la couleur, des odeurs. J'ai connu des bricoleurs qui, à force de travailler le bois, se sont mis à rêver d'outils plus spécialisés. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi de la langue ?

Un rêve

S'il me fallait rêver à l'atelier idéal... J'aimerais rencontrer, en six ou sept étapes, un groupe de douze enfants qui écriraient chacun un conte personnel. Que l'on ait le temps d'échanger, d'approfondir.

Je n'ignore pas que le premier problème serait celui du choix des participants. Même si une telle activité permet à des enfants de se découvrir un intérêt ou un talent insoupçonné qui les transformera peut-être, il n'est pas certain qu'ils choisiraient de participer. Ou, plus simplement, qu'ils seraient choisis. Un atelier où ne se rencontreraient que les meilleurs lecteurs ou les « bollés » en français risquerait de manquer de piquant.

Autre rêve : si j'étais professeur au primaire, je souhaiterais l'avènement d'un mois consacré à l'écriture intensive. N'y a-t-il pas des cinq mois d'anglais intensif ? Ainsi, tout le monde accepterait plus facilement les égarements, les flâneries, tous ces détours par des chemins de fortune qui, loin d'être des pertes de temps, construisent l'âme de divers récits et l'imbibent souvent d'un style tout à fait personnel.

« Un lièvre en son gîte songeait », écrivait un certain La Fontaine. Pourquoi n'écrivions-nous pas : « Un élève à son pupitre papillonnait » ?

* Écrivain pour la jeunesse et pour adultes

